

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 30

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185293>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ceux des abeilles. Allons ! comme l'empereur Titus, je veux signaler ma journée par un bienfait : sauvons cet insecte. » J'ouvris un carreau et, avec une serviette, je chassai l'animal dans cette direction ; mais il fuyait toujours du côté opposé. Alors j'essayai de le prendre en jetant la serviette sur lui. Quand le bourdon sentit que je voulais le prendre, il perdit la tête complètement ; il bondissait en fureur contre les vitres comme s'il eût voulu les briser, reprenait son élan, bondissait encore, parcourait en tous sens la chambre entière, éperdu, désespéré, fou...

« Ah ! tu veux me prendre ! ah ! tu veux me ravir ma liberté ! tyran ! despote ! affreux bourreau ! ne me laisseras-tu pas tranquille à la fin ? Je suis heureux, pourquoi me persécutes-tu ? » Après d'assez longs efforts, je parvins à le faire tomber, et en le saisissant à travers la serviette, je lui fis involontairement quelque mal... Oh ! comme il aurait voulu se venger ! il dardait son aiguillon, son petit corps nerveux, contracté sous mes doigts, ramassait pour me piquer tout ce qui lui restait de vigueur. Mais, moi, sans m'inquiéter de sa rage et de ses protestations, j'étendis mon bras hors du carreau, secouai la serviette : le bourdon, un instant étourdi, étonné, prit son vol et s'élança dans l'infini.

Eh bien, concluait Victor Hugo, j'ai sauvé ce bourdon, j'ai été *sa providence* ; mais (c'est la morale de mon histoire) bourdons stupides que nous sommes tous, ne nous conduisons-nous pas de la même manière envers la Providence de Dieu ? Nous avons nos petits projets absurdes, nos vues étroites et courtes, nos désirs violents dont l'accomplissement n'est pas possible, dont la poursuite nous perdra sûrement ; n'y voyant pas plus loin que notre nez, les yeux fixés sur ce but prochain, nous marchons en avant avec un entêtement aveugle, nous courons comme pris d'un vertige insensé ; nous voulons réussir, triompher, disons-nous, c'est-à-dire aller nous casser la tête contre un obstacle que nous ne voyons point. Et quand Dieu, qui voit tout et qui veut nous sauver, contrarie nos desseins, nous nous mettons à bourdonner, nous aussi, nous murmurons sottement, nous accusons sa providence ; nous ne comprenons pas d'abord que s'il nous persécuté, bouleverse tous nos plans et nous fait tant souffrir, c'est pour nous délivrer, c'est pour nous ouvrir l'infini.

Enigme.

Il est certain être invisible
Qui blesse nos coeurs malgré nous ;
Le lieu le plus inaccessible
N'est point à couvert de ses coups.
De lui l'oisiveté, presque toujours accouche.
Du matin jusqu'au temps où le soleil se couche,
Loin de l'objet aimé, partout il suit nos pas.
Son attente fâcheuse, aux plus fiers potentiats,
Pour le peu qu'il les touche,
Fait étendre les bras.
Quelquefois même aux rois il fait ouvrir la bouche,
Nombre d'écrits le font naître, et souvent
L'orateur le débite, et l'imprimeur le vend.

Prime : Un porte-monnaie.

Un de nos voisins rencontrant, l'autre jour, rue du Petit-Chêne, son ami B., qui lui parut pâle et défaillant, lui dit : Qu'as-tu ? Es-tu malade ?

— Oui, répond l'autre, je viens de quitter le train où j'ai voyagé en arrière, et cela m'a tout à fait indisposé.

— Et pourquoi n'as-tu pas changé de place avec quelqu'un ? Cela se fait en pareille occasion.

— Je n'ai pas pu, j'étais seul dans le wagon.

Un employé de la poste, dont la besogne augmentait considérablement dans les derniers jours de

décembre, disait un jour, en parlant de cette époque de l'année :

Le Nouvel-An !... c'est un moment que je redoute au moins quinze mois à l'avance.

Deux employés de commerce, l'un Suisse allemand, l'autre Neuchâtelois, quelque peu en goguette, causaient gaîment ensemble. « Sais-tu, mon cher, dit le Neuchâtelois, ce que c'est que le comble de la patience ?... C'est de raconter quelque chose de spirituel à un allemand jusqu'à ce qu'il le comprenne ! »

Sans hésiter, l'Allemand : « Le comble de la patience, pour un Allemand, c'est d'attendre qu'un Neuchâtelois dise quelque chose de spirituel. »

A la montagne.

Un docteur en philosophie à un berger :

— Le temps doit vous paraître horriblement long, dites-moi. A quoi pensez-vous toute la journée ?

Le berger. — Moi ? A rien.

Le Dr. — Mais c'est absolument impossible, vous devez pourtant penser à quelque chose !

Le berger. — Ma foi ! si vous êtes assez bête pour devoir penser à quelque chose, tant pis pour vous. Moi je n'en ai pas besoin !

Au jardin zoologique, un bourgeois est en contemplation devant une girafe.

— Sapristi ! en voilà une qui doit jouir d'un verre de bière, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au bas du cou !

Un jour d'élection, un candidat serre avec effusion la main d'un électeur influent.

— Eh ! bonjour, cher monsieur, quel plaisir de vous voir ! Et comment allez-vous ?

— Pas mal, je vous remercie ; mais ne vous donnez pas cette peine, j'ai déjà voté.

Entendu dans un coupé de chemin de fer :

— N'est-ce pas, monsieur, vous ne m'en voudrez pas, si je ne lie pas conversation avec vous ? Je descends à la prochaine station, et ça ne vaudrait pas la peine.

L. MONNET.

La livraison de juillet de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, contient les articles suivants :

De la culture et de l'enseignement des sciences morales et politiques, par M. Léon Walras. — Les expériences de Paul Cinel, conte à dormir debout, par M. Marc-Monnier. (2^e et dernière partie.) — Hamlet et Don Quichotte, par M. Ivan Tourguenoff. — De l'enseignement primaire en Belgique, par M. Henri Deboist. (2^e et dernière partie.) — Récits galiciens. Servatien et Pancrace, par M. Sacher-Masoch. (2^e et dernière partie.) — La lutte entre la liberté et la protection, par M. Ed. Tallichet. (Troisième partie.) — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, Rue de la Louve,
à Lausanne.